

**Serge Bouchard, Isabelle Daunais et François Ricard (dir.),
Catherine Rondeau**

Claudine Potvin

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67365ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2012). Compte rendu de [Serge Bouchard, Isabelle Daunais et François Ricard (dir.), Catherine Rondeau]. *Lettres québécoises*, (147), 52-53.



SERGE BOUCHARD

C'était au temps des mammouths laineux

Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2012, 232 p., 24,95 \$.

« Écoutez pour voir »

Il me faudrait écrire ce que je raconte, dis et conte-redis : cette autre histoire de l'Amérique, avec des centaines de pays, de langues, avec ses gens et ses déceptions, ses rêves et ses chimères, le petit chemin des trahisons, le crépuscule et la chronique d'une indigestible catastrophe et d'un puissant cover-up. (p. 142)

Ces mots de Serge Bouchard annoncent bien les propos de l'auteur de *C'était au temps des mammouths laineux*, temps d'une « race lourde et lente, éteinte depuis longtemps », « temps passé où rien ne se passait », où l'imagerie était « faible » mais l'imaginaire « puissant », comme il le dit lui-même (p. 20).

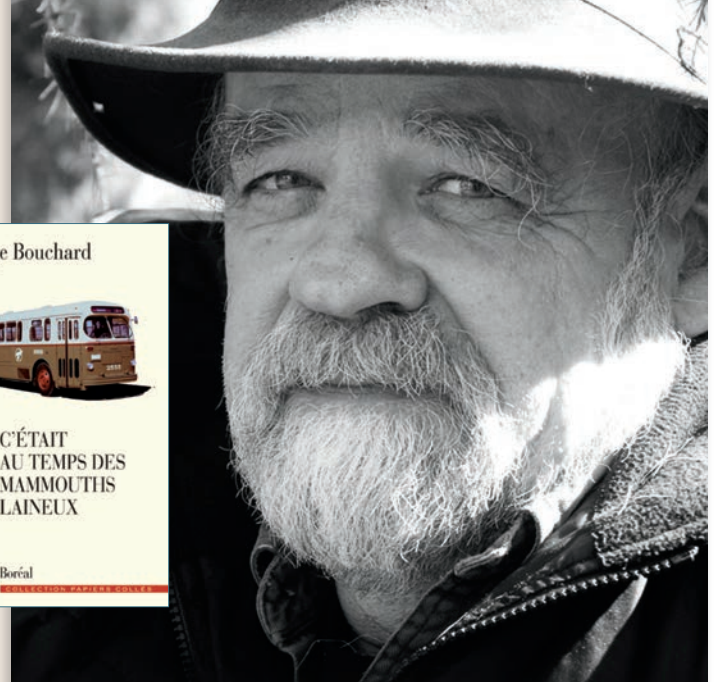
L'art de parler de tout et de rien

Plusieurs d'entre nous connaissent la voix grave de Serge Bouchard entendue sur les ondes de Radio-Canada (*Les lieux communs*, *Les remarquables oubliés*, *Les chemins de travers*). Cette même voix, victime de ses pulsions « en écriture comme en parlure », nous entretient ici d'« un peu ceci, un peu cela, tous les textes s'interpellant » (p. 139). Sous la forme de courts propos, ces chroniques (inventées / racontées) créent d'abord un effet d'éparpillement, des morceaux de vie aux autobus montréalais, de la route qui mène à Chibougamau au Lèche-Chevreuil, de la vie heureuse de Pancho Villa au Facebook de Montaigne, des trois sapins de la GM à la forêt boréale. Néanmoins, un fil conducteur traverse l'ensemble de ces minirécits. L'auteur, anthropologue, spécialiste des cultures amérindiennes et des « camionneurs de longue distance dans le Nord québécois », converse d'une même réalité, le quotidien d'un pays, ses marges, sa dignité historique : « [M]ême taïga, nous confie ce dernier, les interminables trajets dans l'infini des épinettes, le froid tranchant, la Radissonie, je savais en moi-même que je tournais autour du même sujet, le nomadisme de l'esprit. » (p. 26)

Chemins de traverse et « chemins de travers »

C'est que les camionneurs sont des passeurs, c'est « qu'ils camionnaient beaucoup, les anciens, les gens d'hier, les Indiens et les autres [...] Les Indiens passaient et passaient, allaient aux frontières, les traversaient... » (p. 142). Bouchard s'attarde ainsi aux Algonquins, aux Attikameks, aux Cris, aux Innus, aux petites villes plantées au milieu des grands bois, aux chemins forestiers de la Haute-Mauricie, de Wémontachie à Obedjwan, de Parent à l'Ashuapmouchouane, aux pensionnats indiens, aux forêts dévastées. Suite de noms connus, méconnus, ignorés, évocateurs d'« un vaste pays perdu, vidé de sa mémoire » (p. 53), autant de légendes qui nous confirment que

l'Amérique n'a qu'une histoire, celle du bouillon de ses cultures, métis, sang-mêlé, frontières traversées, traverses et travers, travestissements jamais enregistrés, trahis, gommés par des histoires nationales mensongères, histoires pauvres parce qu'elles ne savent pas lire la vie, ni les contes, parce qu'elles ne veulent absolument rien dire (p. 143).



SERGE BOUCHARD

Il me faudrait tout citer, tellement ce livre nous en apprend. En effet, l'anthropologie, « c'est l'archéologie de tout », une fabrique à savoirs, des « traces dans des traces » (p. 23).

Et pour finir, l'humour

Et pour finir, signalons que le ton de Bouchard n'est jamais absolument sérieux, encore moins prêcheur. C'est en dehors de la certitude, de l'intolérance et de tout dogmatisme que celui-ci se situe dans cette collection qui frôle l'autobiographie, le document, l'anecdote, l'histoire, parfois avec sarcasme et ironie, toujours avec un sourire aux lèvres, un rire jaune à l'occasion, un rire tout de même. « L'humain qui ne rit pas est un humain en danger, ou bien un humain dangereux, ce qui revient au même », affirme Bouchard. À lire à tout prix, pour le plaisir et l'apprentissage des lieux.



ISABELLE DAUNAI ET FRANÇOIS RICARD (DIR.)

La pratique du roman

Montréal, Boréal, 2012, 144 p., 15,95 \$.

Pour la survie du roman

Partant du constat que les romanciers québécois s'expriment peu sur la pratique de leur art et pour entendre leur voix, une équipe de recherche de l'Université McGill (« Travaux sur les arts du roman ») a invité quelques écrivains à parler de leur « pratique du roman », non pas du point de vue d'un critique mais bien de celui d'un praticien.

Isabelle Daunais et François Ricard ont réuni ici les textes produits lors de cette rencontre (essais de Nadine Bismuth, Trevor Ferguson, Dominique Fortier, Louis Hamelin, Suzanne Jacob, Robert Lalonde, Gilles Archambault et Monique LaRue).

Écriture = lecture

Au départ, il semble bien que parler d'écriture revient à solliciter l'acte de lecture. Double référence au couple auteur-lecteur, soit les livres



ISABELLE DAUNAIS ET FRANÇOIS RICARD



dont on se nourrit et le lecteur qui nous lira. On sent donc le besoin de justifier sa propre pratique par celle des autres; tout texte ne s'écrit-il pas à partir d'un autre texte? De nombreuses allusions au lecteur de romans ponctuent également l'ouvrage. Pour certains, « l'œuvre véritablement achevée n'existe que par le regard du lecteur » (Fortier, p. 15), l'important étant d'emporter « l'adhésion du lecteur » (Fortier, p. 18)

ou « d'atteindre un public » (Ferguson, p. 73); selon Lalonde, le lecteur « fait la moitié au moins du travail du romancier » (p. 131). Pour d'autres, par contre, si le lecteur existe, tant mieux, mais de là à « [C]hercher à lui plaire, l'appâter, il n'en est pas question » (Archambault, p. 108). Faux débat en grande partie qui rejoint l'illusion de créer une « vision » du monde qui atteigne le lecteur. En ce sens, la remarque de Suzanne Jacob s'avère éclairante: « Si une des fonctions assignées au roman est bien de nous apporter une connaissance du monde, il y a quelques romans qui y dérogent et provoquent chez le lecteur l'émergence de sa propre vision, de son propre rêve, sans que ce qu'on appelle la toute-puissance du narrateur y soit pour quelque chose, au contraire. » (p. 125)

Réalité ou fiction ?

Monique LaRue écrit « qu'un roman n'est tout simplement ni un mensonge ni un leurre » (p. 59). Reprenant la distinction barthienne entre vrai et réel, LaRue maintient que la vérité du roman existe « quand celui qui écrit ou celui qui lit cessent de se demander si c'est inventé ou réel » (p. 56). Chez Louis Hamelin, il sera question de la tension entre idylle et Histoire; ce dernier juge la posture (tentation) idyllique foncièrement anti-romanesque car « [l]e roman se nourrit de conflits, le flux constant de l'Histoire le nourrit, là où l'idylle, qui en est la négation, le condamne à la sous-alimentation » (p. 39). Fiction, autofiction ou non-fiction, le roman se situe toujours dans une Histoire racontée sous forme d'histoires inventées.

En conclusion, *La pratique du roman* montre bien qu'il n'existe pas une pratique uniforme du roman qui consisterait à broder un drame (des thèmes) autour de personnages engagés dans une série d'actions ou de conflits, et ce, dans un contexte particulier. Il ne saurait encore moins être question de *tâche* ou de *devoir* (voir Ferguson). À l'instar de Suzanne Jacob, je retiens de l'ensemble de ces essais forcément inégaux que la « pratique du roman » est avant tout un acte de langage, donc inscrit dans l'histoire (p 118). Bien sûr, il y a encore beaucoup à dire et à écrire sur le sujet.



CATHERINE RONDEAU



CATHERINE RONDEAU
Aux sources du merveilleux: une exploration de l'univers des contes
Montréal, PUQ, 2011, 170 p., 29 \$.

Il était une fois...

Aux sources du merveilleux s'intéresse à l'imaginaire enfantin dans l'intention de réhabiliter le merveilleux et de montrer l'importance du conte pour enfants ou du récit féerique dans le développement de la pensée.

L'ouvrage de Catherine Rondeau « mène le lecteur dans un périple fascinant sur le chemin des fées et à travers les principales recherches consacrées aux récits de merveille » (quatrième de couverture).

Exercice académique

Comme l'auteure le signale elle-même, celle-ci s'est beaucoup inspirée des critiques et théoriciens qui ont pensé le concept du merveilleux. Le livre se divise en sept parties, synthèses des différentes approches critiques du conte merveilleux. Une brève définition du conte et un survol des théories génétiques des contes seront suivis de considérations théoriques. Rondeau y examine trois principaux champs d'investigation: narratologie (Propp, Bremond, Greimas); sociopolitique (Gugenheim-Wolff, Simonsen, Schnitzer, Velay-Vallantin, Zipes); psychanalyse (Freud, Jung, Bettelheim et autres). Ce parcours offre un intérêt certain pour les chercheurs néophytes, mais il n'en présente pas moins une dimension par trop scolaire (dont la surabondance de citations et de références). Rondeau ne discute que brièvement ces différentes démarches; on souhaiterait des prises de position mieux définies. Ce n'est d'ailleurs qu'à la toute fin que l'auteure aborde sa vision personnelle du conte merveilleux.

Si le fantastique m'était conté...

Le corpus des contes est vaste, nous le savons tous. D'une part, il y aurait eu lieu de le cerner davantage et d'offrir une analyse plus serrée de quelques textes. De l'autre, la mention de quelques motifs et de thèmes reste assez limitée. Rondeau passe bien rapidement sur certaines notions (sexuation, monstruosité, animalité, altérité, différence) qui mériteraient qu'on s'y attarde. Par contre, les rapprochements que celle-ci fait entre la littérature et le cinéma fantastiques actuels s'avèrent judicieux en ce qu'ils annoncent une certaine éthique contemporaine de l'imaginaire. De plus, les magnifiques images intégrées ici et là, photomontages créés par l'auteure, ajoutent une connotation magique et onirique aux récits discutés.